

Il m'a fait former des fantômes

David Caron

Number 275, Spring 2021

Hervé Guibert, le plus que vif

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96124ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron, D. (2021). Il m'a fait former des fantômes. *Spirale*, (275), 25–27.

IL M'A FAIT FORMER DES FANTÔMES

C'était 1990. Hervé Guibert était toujours vivant. Je faisais mon doctorat à l'Université de Californie, à Irvine, où Jean-François Lyotard donnait un cours chaque année, à l'automne. Je lui demandai un jour s'il avait lu *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, publié cette année-là, qui avait rencontré l'étonnant succès que l'on sait. L'éminent philosophe eut cette réponse, étonnante elle aussi, accompagnée d'une moue à peine appuyée qui semblait hésiter entre le doute et le dédain : « *Un homme qui se meurt ne peut pas écrire aussi bien.* » Ne peut pas ; pas ne devrait pas. Quelques années plus tard, je rapportai cette anecdote à ma collègue de l'Université du Michigan, Marie-Hélène Huet, qui s'est exclamée : « *Mais c'est génial ! J'espère que tu t'en rends compte, au moins ?* » J'ai menti. Encore aujourd'hui, cette remarque garde tout son mystère pour moi. Force est de reconnaître que Guibert était en train de mourir et qu'il pouvait écrire bien, et que d'ailleurs il l'a fait. Qu'y pouvait-on ? La vérité exprimée par Lyotard – si vérité il y a, car après tout on peut être un éminent philosophe et dire aussi des conneries – la vérité, donc, devait se trouver là où on ne l'attendait pas et révéler quelque chose d'inattendu. Personne, y compris Lyotard, ne peut nier la qualité littéraire de ce livre. Or s'il est impossible de mourir et de bien écrire simultanément, et que Guibert écrivait bien, c'est donc qu'il ne mourait pas. Ou plutôt : il faisait aussi autre chose que mourir, quelque chose en plus ou quelque chose en moins. Il témoignait.

Qu'on soit témoin d'un crime ou d'une catastrophe – ou des deux en même temps, comme c'est le cas pour le sida –, témoigner a toujours à voir avec autre chose. Peut-être devrais-je dire : une chose autre. Car qui témoigne se fait le vecteur d'une altérité irréductible qu'il ou elle héberge, partage, et que nous ne pouvons recevoir sans nous résoudre à ce qu'elle nous fasse autre à notre tour. Cette altérité, libre à nous de l'ignorer, de lui donner refuge ou de la transmettre aussi, mais toujours en tant que telle. En ce sens, le témoignage tient à la fois de la figure de rhétorique et du spectre dans la mesure où il nous signale une absence. Son véritable objet, rendu vaporeux par le temps et la distance qui nous en séparent, nous restera toujours hors d'atteinte. Le témoin-hôte n'est-il pas d'ailleurs un substitut ou une sorte de maison hantée, inévitablement à côté de l'événement qu'il rapporte et des faits traumatiques dont il est le messager ?

Revenu d'Auschwitz, Primo Levi disait que les vrais témoins de la Shoah sont ceux et celles qui ont été exterminé.e.s dans les chambres à gaz et qui, justement, ne peuvent pas partager leur expérience. Lui et ses textes n'auraient servi que d'imparfaits porte-parole. Charlotte Delbo, elle, faisait part dans ses livres de ce dédoublement troublant qu'elle avait ressenti à son retour des camps. Jamais elle n'a pu se défaire du sentiment qu'une part d'elle-même n'en était jamais revenue. Elle était vivante, oui, mais aussi déjà morte, comme les camarades dont elle s'était donné comme mission de rapporter l'histoire.

SAVOIR ÉCRIRE...

On ne répètera jamais assez que le sida a été un génocide passif. Ce qui différencie la plupart des témoins de la Shoah de ceux du sida, comme Guibert, c'est que ces derniers ont écrit dans la tourmente, pas après. Ils savaient, ou tout au moins présumaient, qu'ils n'en sortiraient pas vivants et, pour beaucoup, que leur propre mort suivrait de peu celle de leurs proches. De nombreux livres autobiographiques sur le sida, écrits par des hommes gays au cœur des années noires, ont en effet consacré de longues pages à la maladie et à la mort d'un ami ou d'un amant avant de retourner le récit vers eux-mêmes. C'est ce qu'a fait Guibert avec le personnage de Muzil dans *À l'ami*, par exemple. Il nous a raconté la mort de Foucault, et l'escamotage de sa cause par la famille du philosophe, dans le but d'affirmer son contrôle sur sa propre mort – contrôle dont le livre se veut la preuve.

Cette forme de récit très particulière, que Ross Chambers appelait une double autobiographie, permettait de témoigner pour quelqu'un qui, pour une raison ou une autre, n'a pas pu le faire, et de contempler du même coup ce qui attend l'auteur et que lui ne pourra pas raconter. Dans le contexte du sida, maladie communautaire avant tout, cette prise de parole collective se justifie d'autant plus qu'elle concerne un groupe de personnes déjà sans droit de cité et que l'épidémie risque de faire taire pour de bon. Ainsi, non seulement ces auteurs se chargeaient de rendre justice aux fantômes des autres mais, en un sens, les amis emportés se retrouvaient déjà eux aussi hantés par la mort, à venir, de ceux qui allaient témoigner pour eux. Et si les rescapé.e.s des camps nazis étaient des sur-vivant.e.s dont la vie continuait en quelque sorte après la

mort, j'ai envie de dire que les morts en sursis de la littérature du sida sont peut-être des sous-vivants – encore en vie, mais déjà spectres. Dans les deux cas, nous avons affaire à une générosité mutuelle entre les morts et les vivants, générosité qui semble très éloignée de notre vie de tous les jours, mais qui pourtant exige de nous bien plus que la seule lecture.

On comprend dès lors que mettre tout cela en mots n'est pas tâche facile. Si le but de ce type de témoignage est de transmettre à ses destinataires les fantômes dont il est lui-même porteur (Ross Chambers, là encore), alors n'est pas témoin qui veut, mais qui peut. On a vu, bien sûr, des gens sans expérience littéraire ni formation artistique trouver les mots justes et produire des images inoubliables, mais ceux-là sont l'exception. En règle générale, seul.e.s ceux et celles qui le peuvent produiront des témoignages capables de hanter quiconque leur donnera l'hospitalité. Si, par exemple, le roman de Cyril Collard *Les nuits fauves* n'a pas trouvé le public de son adaptation au cinéma, c'est que Collard était meilleur réalisateur qu'écrivain. Mais ce pouvoir, puisque c'en est un, n'est pas une simple question de technique ou d'inspiration; le plus souvent, il relève aussi de ce que Pierre Bourdieu appelle « capital symbolique ». Pour dire les choses crûment, n'importe quel pédé qui s'est chopé le sida ne va pas publier son histoire chez Gallimard. Guibert, lui, n'était justement pas n'importe quel pédé, mais un écrivain reconnu, ami de Michel Foucault et d'Isabelle Adjani, scénariste pour Patrice Chéreau et critique de photographie au journal *Le Monde*. Non seulement il pouvait écrire, mais il avait les moyens d'être lu et, pour emprunter à François Truffaut ses propos sur le cinéma, un livre qui n'est pas lu n'existe pas. D'autres s'y sont essayés avant Guibert et se sont cassé les dents. Ceux-là n'ont pas écrit; ils n'ont fait que mourir.

OU PAS...

En 1986, soit quatre ans avant *À l'ami*, l'un d'entre eux, Michel Simonin, a publié le récit de son expérience sous le titre *Danger de vie* avant de mourir l'année suivante et de tomber aussitôt dans l'oubli. Ce livre, au titre affligeant de banalité consensuelle et dont j'ignorais jusqu'à l'existence, je l'ai trouvé un jour à Montréal dans le bac à soldes d'une librairie gay de la rue Sainte-Catherine, emportée elle aussi. Avec ce texte ennuyeux, mal écrit, gênant, même, car son auteur ne semble

pas avoir conscience du fait que l'écriture n'est pas à la portée de tout le monde et que lui, justement, il est tout le monde – c'est-à-dire personne –, Simonin a un peu disparu deux fois. Comme Guibert, il aimait le sexe et la drogue, mais ça ne le rendait pas intéressant pour autant. Comme Guibert, il est passé à la télé, comme on dit, mais en journée dans un simple reportage sur le sida, pas à *Apostrophes*, et en contre-jour pour dissimuler son identité. Sans éducation, sans travail, sans talent – qui a marqué le trentième anniversaire de sa mort ?

Et pourtant la lecture de son livre, qui semble avoir a priori valeur de document plus que de témoignage (au sens que j'ai donné à ce terme), m'a rempli d'une tristesse infinie. Aussi étrange que cela puisse paraître, Simonin me hante. Il me visite de temps à autre, ressurgit à l'improviste, un peu comme une épidémie. Je réfléchis au sida, j'écris sur d'autres, et le voilà qui apparaît soudain sans que je l'aie appelé. Sur la photo de couverture, il porte un blouson de cuir noir, les cheveux courts et une épaisse moustache. Il n'est ni beau ni laid. Il est l'archétype de ce qu'on appelait alors des clones, cette nouvelle génération de gays libérés, au look viril, dont la presse a disséminé les portraits quasiment interchangeables quand le sida a commencé à les faucher en série. Situé dans le contexte de l'époque, ce portrait dépourvu de toute singularité représente moins Michel Simonin qu'une future « victime du sida ». Si son livre me revient ainsi régulièrement à l'esprit, c'est précisément qu'il me fait penser aux morts du sida dans leur masse invisible et anonyme, à ces clones en particulier dont tant d'entre nous cherchions alors à nous démarquer. On ne peut même pas dire que Simonin a donné une voix aux sans-voix. Plutôt, dans l'exacte mesure où la sienne reste inaudible, il nous rappelle qu'une simple personne n'est souvent personne et que seul le silence, injuste et violent, accueillera sa disparition. En ce sens, Simonin est emblématique de tous les fantômes du sida, de tous ceux qui ont souffert dans l'indifférence générale et sont morts de l'inaction des pouvoirs publics. Il est, dans son incapacité à trouver des lecteurs, celui qui meurt et ne peut pas écrire. Toutes proportions gardées, il est un peu comme ceux et celles qu'on a poussé.e.s dans les chambres à gaz avant de les réduire en cendres et au silence. Il est le vrai témoin.

1 – ACT UP-Paris, *Le sida : combien de divisions ?*, Paris, Dagorno, 1994, p. 176.

HOMOSEXUEL OU UNIVERSEL ?

Les militant.e.s d'ACT UP-Paris faisaient grief à Guibert d'avoir individualisé le sida et de devoir son succès au fait qu'il permettait à un certain public bien-pensant d'esquiver le combat politique nécessaire contre l'épidémie. Guibert aurait paradoxalement privatisé son expérience en la rendant publique grâce à un texte romantique, rédempteur et donc facile à coopter. Pour ACT UP, l'auteur représente « *le créateur séropositif qui met en scène sa propre séropositivité sous un aspect héroïque [...] comme un destin exceptionnel, comme un corollaire à la création et à la reconnaissance du génie*¹ ». Le reproche n'est pas sans fondement. L'œuvre de Guibert s'inscrit dans une certaine tradition française de littérature érotique maudite et, en France, on l'a plus souvent rapprochée de celles de Sade, de La Fontaine et de Bataille, par exemple, que replacée dans l'histoire de l'homosexualité, que le sida était en train de couper en deux. Il est vrai que beaucoup, à l'époque, se sont dédouanés à bon compte : « *Vous voyez bien que le sida ne me laisse pas indifférent puisque j'ai lu À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie !* » Mais au-delà de Guibert, ACT UP s'en prenait essentiellement à la culture universaliste française, qui non seulement niait le fait que le sida décimait des communautés précises, mais qui refusait – et refuse encore – de reconnaître que cette culture a rendu encore plus vulnérables à l'épidémie ceux et celles qui n'avaient pas droit à la parole.

J'ai lu le livre de Michel Simonin parce que je commençais ma carrière universitaire et me spécialisais dans la littérature et la culture du sida. Dans ces années-là, je voulais tout lire, tout voir. Et ce désir d'entendre toutes les voix, fussent-elles inaudibles, je le devais en grande partie à la lecture d'Hervé Guibert. Peu après, Pascal de Duve, Gilles Barbedette, Christophe Bourdin ont eux aussi écrit sur le sida à la première personne, et ils l'ont fait dans le sillage de Guibert. Guillaume Dustan et Erik Rémès, quant à eux, ont clairement réintégré leur prédécesseur dans une culture particulière de l'homosexualité marquée par l'épidémie. Ceux-là et les autres sont sa postérité. Hantés par lui, ils nous hantent à leur tour. Guibert le témoin n'a pas fini de témoigner, et trente ans après j'ai peut-être enfin compris la remarque de Lyotard.